



Émile Benveniste, épistémologue. La nécessité d'une linguistique générale

Émile Benveniste, epistemólogo. A necessidade de uma linguística geral

Irène Fenoglioⁱ

Centre National de la Recherche Scientifique

Résumé: Émile Benveniste est reconnu comme celui qui aura réussi à théoriser le « passage du signe à la phrase », seule réceptrice et formalisatrice à la fois du sens actualisé et imprévisible. Il aura été le créateur de l'instance de discours, seul espace où les humains se parlent, où émerge le sens de leur propos, où s'exprime un sujet, y compris le sujet de l'inconscient. En d'autres termes, il aura enrichi la linguistique générale: elle est désormais non seulement "l'ensemble des langues, les lois de leur évolution", non seulement "la linguistique qui s'interroge sur elle-même", mais elle est aussi la linguistique qui s'ouvre à ce monde immense du discours sous forme de parole ou sous forme d'écriture. C'est de linguistique générale que je veux traiter, dans ce travail, en parlant de Benveniste. L'enjeu de mon propos est, en effet, de faire apparaître une sorte de distorsion historique: on travaille Benveniste de plus en plus précisément (exploitation des archives, découverte de nouvelles thématiques – discours poétique, l'écriture, le nombre –), on le traduit, mais ce n'est pas la linguistique générale qu'il développe et expose qui est enseignée, ni utilisée. Nous assistons à un retour *de* Benveniste mais sans retour *à* Benveniste.

Mots clés: Benveniste; discours; linguistique générale

Resumo: Émile Benveniste é reconhecido como aquele que conseguiu teorizar a "passagem do signo para a frase", o único nível receptor e formalizador de sentidos atualizados e imprevisíveis. Ele foi o criador da instância do discurso, o único espaço onde os seres humanos falam uns com os outros, onde o sentido do que eles dizem emerge, onde um sujeito se expressa, incluindo o sujeito do inconsciente. Em outras palavras, ele enriqueceu a linguística geral: ela não é apenas "o conjunto de línguas, as leis de sua evolução", não é apenas "a linguística que se questiona", mas é também a linguística que se abre para esse imenso mundo do discurso na forma de fala ou escrita. Neste trabalho, ao falar de Benveniste, eu quero

tratar sobre linguística geral. O que pretendo fazer, de fato, é destacar uma espécie de distorção histórica: as ideias de Benveniste têm sido objeto de trabalhos cada vez maiores (os arquivos estão sendo explorados, novos temas estão sendo descobertos - discurso poético, escrita, o nome), ele está sendo traduzido, mas não é a linguística geral que ele desenvolve e expõe que está sendo ensinada ou usada. Estamos testemunhando um retorno de Benveniste, mas sem um retorno a Benveniste.

Palavras-chave: Benveniste; discurso; linguística geral

Introduction

Que dire de général sur Émile Benveniste, figure imposante de la linguistique du XXème siècle et des Sciences humaines? Comment qualifier en peu de mots son apport? Comment évaluer son influence aujourd'hui?

Si le « père de la linguistique moderne » nous semble être sans conteste Ferdinand de Saussure, ne serait-ce que pour avoir imposé dans le domaine la distinction heuristique entre langage, langue et parole, donnant à voir, du même coup, le fonctionnement de la langue comme un système, il semble légitime d'avancer que Benveniste, linguiste français sans aucun doute le plus connu, est reconnu comme celui qui aura réussi à théoriser le "passage du signe à la phrase", seule réceptrice et formalisatrice à la fois du sens actualisé et imprévisible. Il aura été le créateur de l'instance de discours, seul espace où les humains se parlent, où émerge le sens de leur propos, où s'exprime un sujet, y compris le sujet de l'inconscient. En d'autres termes, il aura enrichi la linguistique générale : elle est désormais non seulement "l'ensemble des langues, les lois de leur évolution" (BENVENISTE, 2012, p. 60), non seulement "la linguistique qui s'interroge sur elle-même", mais elle est aussi la linguistique qui s'ouvre à ce monde immense du discours sous forme de parole ou sous forme d'écriture. Il est le linguiste qui aura donné un fondement conceptuel à la notion d'énonciation qui a eu la fortune que l'on sait.

Émile Benveniste bénéficie aujourd'hui d'une lecture renouvelée grâce à des publications posthumes qui, à leur caractère inédit, ajoutent un caractère surprenant car elles portent sur des thématiques sans doute annoncées, parfois, par des articles publiés mais jamais véritablement abouties dans des publications de son vivant. Il faut citer la publication de ses notes manuscrites sur le discours poétique¹. Et il faut citer les *Dernières leçons*

¹ Ces notes manuscrites ont été publiées par Chloé Laplantine (BENVENISTE, 2011) sous le titre – peu approprié – de *Baudelaire*. Voir à ce propos Fenoglio (2012).

(BENVENISTE, 2012), établissement du texte de ses cours au Collège de France, à partir de ses propres notes de cours retrouvés dans ses archives de la BnF et des notes concordantes de quatre auditeurs différents. Ces *Dernières leçons* ont eu un grand retentissement, la raison principale est que Benveniste nous offre là une théorie de l'écriture, surprenante, riche et qui remonte au fondement même de cette activité humaine par excellence². Les chercheurs étrangers ne s'y sont pas trompés qui ont très vite contribué à la publication de traductions de ces *Dernières leçons* : en portugais (Brésil), en espagnol (Argentine), en allemand (Suisse), en anglais (Grande Bretagne), en tchèque, en italien et, en cours, en japonais³.

Une autre façon de cerner et comprendre l'apport profond d'Émile Benveniste est de relever ce qui lui serait le plus opposé. Dans un ouvrage très récent (CHOMSKY, 2016), certes non présenté comme linguistique mais pour lequel l'auteur, Noam Chomsky, est qualifié de « père de la linguistique moderne » on peut lire ces propos⁴:

Quand j'entends des mots comme "dialectique" ou "herméneutique" et toutes sortes de choses prétendument profondes, alors, comme Goering, "je sors mon revolver" (CHOMSKY, 2016, p. 359)

[...] si, par exemple, je lis Russell ou la philosophie analytique, ou encore Wittgenstein, il me semble que je peux comprendre ce qu'ils disent et pourquoi cela me paraît faux, comme c'est souvent le cas. Par contre quand je lis Derrida, Lacan, Althusser ou l'un de ceux-là, je ne comprends pas. C'est comme si les mots défilaient sous mes yeux: je ne suis pas leurs argumentations, je ne vois pas d'arguments, tout ce qui ressemble à une description de faits me semble faux. Alors peut-être qu'il me manque un gène ou je ne sais quoi, c'est possible. Mais ce que je crois vraiment, c'est qu'il s'agit de charlatanisme. (CHOMSKY, 2016, p. 361)

Sans prendre la peine de relever l'hétérogénéité des domaines auxquels les auteurs rejetés par Chomsky appartiennent, on peut imaginer que Benveniste aurait d'abord répondu qu'il n'y a pas de gène de la compréhension conceptuelle, mais qu'en revanche il faut observer, décrire, analyser avec méthode – sans modéliser *a priori* – si l'on veut, après ce long travail, pouvoir interpréter et proposer une vision d'ensemble pour la compréhension du phénomène, c'est-à-dire proposer une théorie. La théorie ne va pas sans l'empirie

² En 2016, un livre est paru analysant cette contribution de Benveniste à l'écriture : Fenoglio, Coquet, Kristeva, Malamoud, Quignard (2016).

³ Allemand, éd. Diaphanes, Zurich, Suisse, 2014 ; Portugais, éd. UNESP, Sao Paulo, Brésil, 2014 ; Espagnol, éd. Siglo XXI, Buenos Aires, Argentine, 2014 ; Anglais, éd. Edinburgh University Press, Edinburgh, 2018 ; Tchèque, Prague, éd. Academia, 2018 ; italien, Pise, éd. Neri Pozza (coll. La quarta prosa), 2023.

⁴ Les éditeurs américains de l'ouvrage précisent (p. 12 de leur préface) que Chomsky a révisé les textes avant publication: « Dans tous les cas, nous sommes restés fidèles au langage et aux réponses de Chomsky lui-même – il a d'ailleurs révisé le texte – ».

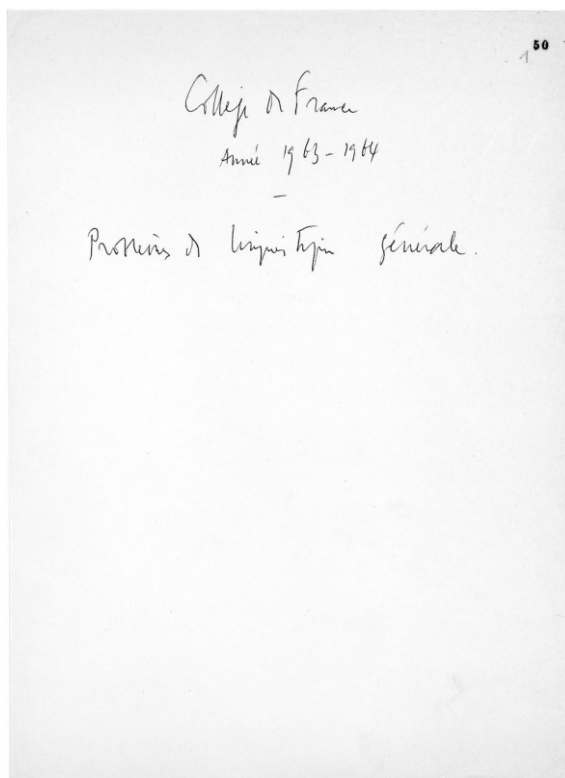
« empirique » et non préalablement modélisée. Émile Benveniste non seulement n'aurait pas « sorti son revolver » devant le mot *herméneutique* mais a revendiqué l'approche que ce mot désigne comme essence même de l'entreprise de connaissance. Il a toujours intégré cette démarche, sous sa forme philologique ou sous la forme de pratiques comparatives heuristiques, dans ses recherches linguistiques. Il a, en revanche, toujours montré que la simplification *a priori* exerce une violence envers la science et le savoir toujours susceptible de plus de précisions et toujours modifiable ; la linguistique qui est méthodique recherche est toujours herméneutique et épistémologique : elle s'interroge sur les faits de langage, sur l'histoire de la façon dont ils ont été regardés, sur la façon dont elle se constitue elle-même comme science. Si ces démarches peuvent être momentanément séparées par méthodologie, elles ne sauraient aboutir, chacune séparément, à une interprétation suffisamment fondée. La linguistique la plus technique, la plus logique ou mathématisable, ne peut être validée que si elle prend place dans une visée de linguistique générale qui elle-même s'inscrit dans une histoire qui commence avec la philologie et la grammaire comparée.

C'est de linguistique générale que je veux traiter, en parlant de Benveniste. L'enjeu de mon propos est, en effet, de faire apparaître une sorte de distorsion historique: on travaille Benveniste de plus en plus précisément (exploitation des archives, découverte de nouvelles thématiques – discours poétique, l'écriture, le nombre –), on le traduit, mais ce n'est pas la linguistique générale qu'il développe et expose qui est enseignée, ni utilisée. Nous assistons à un retour *de* Benveniste mais sans retour *à* Benveniste.

2. La linguistique générale de Benveniste

Véritable enjeu théorique et plus précisément épistémologique, contribuer à la linguistique générale est demeurée la préoccupation sous-jacente à toutes les descriptions de langues diverses et variées et à toutes les analyses de détail du fonctionnement des faits langagiers du linguiste. En parcourant les résumés de ses cours au Collège de France, on s'aperçoit que sous la dénomination inchangée de la chaire qu'il occupait – chaire de "grammaire comparée" – il qualifiait toujours l'objet d'étude choisi pour les cours du lundi de "général". À partir de l'année 1963-1964, sous un titre de chaire toujours inchangé, il précise comme intitulé général de ses cours du lundi "Problèmes de linguistique générale".

Image 1



Fonte: BnF, Pap Or, boîte 43, env. 105, f° 50

Voici comment il débute le résumé des cours de cette année là:

Les problèmes de linguistique générale, auxquels nous avons consacré les leçons du *lundi*, sont ceux que Saussure a le premier proposés à la réflexion. Nous avons considéré cet objet singulier qu'est devenu la langue depuis que Saussure, en une prise de conscience historique, l'a restituée dans sa nature propre, et nous avons essayé de discerner ce qui en fait quelque chose d'irréductible à tout ordre de phénomènes⁵.

Cette expression "Problèmes de linguistique générale" n'est donc pas née pour la publication de 1966, elle est l'expression d'une profonde et longue réflexion, murie durant la préparation de ses cours, devant l'héritage et de Saussure et de Meillet.

La linguistique générale offre une nouvelle orientation aux recherches de grammaire comparée en ouvrant un espace à la théorie générale sur la langue, en développant et amplifiant les travaux de grammaire historique et comparée des langues indo-européennes ainsi que d'autres types de langues. Cette linguistique théorique s'interroge sur l'organisation même *du* linguistique et sur les méthodes d'analyses permettant de le faire apparaître.

Lorsque Benveniste publie ses *Problèmes de linguistique générale* en 1966 (second volume en 1974) le champ de savoir est constitué et l'espace éditorial potentiellement

⁵ *Annuaire du Collège de France*, 1964, p. 289

accueillant mais cela grâce aussi à ses propres contributions sous forme d'articles (repris dans les deux volumes publiés) et par l'intitulé désignant et programmatique de ces cours au Collège de France.

La linguistique générale rend compte, pour Benveniste de la façon dont on peut comprendre le fonctionnement de *la* langue (la langue saussurienne, celle du système) à partir des processus d'actualisation propres à chaque langue particulière. "Linguistique générale" désigne alors, en quelque sorte, le rapport entre *les* langues et *la* langue, ou, dit autrement, entre *les* langues et *le* linguistique ; elle constitue l'essence même de l'activité linguistique.

2. 1. "Une interrogation sans fin"

Dans les *Dernières leçons*, Benveniste donne une définition très saussurienne de la "linguistique générale" mais la tonifie de la puissance interrogative qui caractérise de façon ininterrompue son travail:

La linguistique générale est la linguistique qui s'interroge sur elle-même : son objet, son statut, ses démarches. C'est donc une interrogation sans fin, qui se développe, qui se renouvelle à mesure que l'expérience du linguiste s'approfondit et que son regard s'étend. (BENVENISTE, 2012, p. 60)

La linguistique générale, même dans un cadre de méthodologie et de structuration doit s'éloigner d'une entreprise logiciste. Benveniste montre dès le premier article des *PLG* (datant de 1954) comment les linguistes qui « cèdent un peu facilement à l'attrait de certaines techniques récentes, comme la théorie cybernétique ou celle de l'information » évitent la difficulté de l'objet langage: "Le logicien récuse le langage 'ordinaire' comme équivoque, incertain et flottant [...] Mais l'objet du linguiste est précisément ce 'langage ordinaire' qu'il prend comme donnée et dont il explore la structure entière" (BENVENISTE, 1966, p. 13-14).

Il insistera, dans de nombreux articles, sur cette « expérience humaine » du langage dont le linguiste ne peut se détourner. Dans son entretien avec Pierre Daix, il explicite en quoi et comment la linguistique générale se distingue de la linguistique comparée :

On peut dire que la grammaire comparée, telle que Saussure en particulier l'a modelée, telle que Meillet l'a développée à sa suite, a été le modèle des tentatives parallèles qui se font encore aujourd'hui sur d'autres familles de langues [... Mais] c'est toujours plus ou moins le modèle indo-européen qui guide les démarches, qui permet de les organiser. [...]

Voilà comment se définissait l'essentiel du travail linguistique à l'époque. Il y avait bien aussi une linguistique générale, mais elle transposait en traits généraux les caractéristiques dégagées par les méthodes comparatives. Les données linguistiques étaient celles qu'on recueillait dans les textes. [...] Ce qui fait que l'aspect philologico-historique tenait une place considérable dans cette étude. [...] on concevait toujours la langue vivante comme le résultat d'une évolution historique. (BENVENISTE, 1974, p. 13-14)

La linguistique générale serait donc une façon d'étudier le langage en se tenant à distance et de sa dissolution dans l'histoire et de son identification à la pseudo histoire d'une langue et d'une logique mécanique. Elle est alors une pratique de recherche qui permet de comprendre comment une langue existe, comment elle fonctionne c'est-à-dire comment elle signifie.

Il met en œuvre cette implication en linguistique générale dans ce que ce que j'appelle des dispositifs méthodo-épistémologiques qui lui sont propres. Je tiens à les nommer ainsi car ils sont mis en jeu dans cette double dimension ; elle leur est intrinsèque. La méthodologie analytique et inductive de travail est d'emblée, pour Benveniste problématisation épistémologique : la méthode ne peut se résoudre à l'application d'un modèle préalablement déterminée, la méthode est recherche et interrogation profonde sur ce que peut la linguistique sur ce qu'elle peut découvrir, sur la façon dont peut s'énoncer *du* linguistique dans l'exercice du langage.

Ces dispositifs offrent une force d'intelligibilité certaine et puissante à la recherche de Benveniste.

2. 2. Les dispositifs méthodo-épistémologiques

Dans l'entretien qui ouvre le second volume des *Problèmes de linguistique générale*, avec Guy Dumur, Benveniste affirme le caractère épistémologique intrinsèque à la linguistique :

L'épistémologie, c'est la théorie de la connaissance. Comment est acquise cette connaissance, cela n'est pas dit d'avance. Il y a bien des possibilités d'épistémologie. La linguistique **est** une épistémologie, on peut la considérer comme telle. (BENVENISTE, 1974, p. 38) (c'est moi qui souligne)

Il avait indiqué déjà que "les linguistes découvrent que la langue est un complexe de propriétés spécifiques à décrire par des méthodes qu'il faut forger" (BENVENISTE, 1966, p. 16). Il offrira sa part à ce programme sous trois rubriques: le rapport empirie-théorie, ce qui suppose la connaissance de plusieurs langues ; le couple désigner-signifier qui doit être pris à

la fois comme un héritage philologique, une recherche étymologique et une vision anthropologique; le double concept sémiotique-sémantique qui demeurera l'apport essentiel de Benveniste.

On remarquera le caractère duel de ces dispositifs. Benveniste opère par des dispositifs conceptuels et méthodologiques doubles. En cela il reste, pour une part, fidèle à Saussure dont il remarque que tout : "porte l'empreinte et le sceau de la dualité oppositive" (BENVENISTE, 1966, p. 40). Mais il ajoute un autre éclairage et d'autres dispositifs, doublets conceptuels concomitants ou indissociables – ni dichotomique, ni alternatif mais doubles – plutôt qu'en terme de "dualité".

2. 2. 1. Empirie/théorie

Benveniste n'est pas un philosophe, il n'est pas un linguiste purement spéculatif. Il cherche, essaie et invente mais dans une combinaison toujours mesurée d'empirie et de réflexions théoriques. Ses réflexions ne sont jamais alors purement spéculatives, hors-sol. Par ailleurs, empirie ne signifie pas recherche d'une substantialité:

L'apport de Saussure consiste en ceci : Le langage, dit-il, est forme, non substance. Il n'y a absolument rien de substantiel dans le langage. Toutes les sciences de la nature trouvent leur objet tout constitué. La linguistique, elle, et c'est ce qui la différencie de toute autre discipline scientifique, s'occupe de quelque chose qui n'est pas objet, pas substance, mais *qui est forme*. S'il n'y a rien de substantiel dans le langage, qu'y a-t-il ? Les données du langage n'existent que par leurs différences, elles ne valent que par leurs oppositions. On peut contempler un caillou en soi, tout en le rangeant dans la série des minéraux. Tandis qu'un mot, à lui-seul, ne signifie absolument rien. Il n'est que par opposition, par 'vicinité' ou par différenciation avec un autre, un son par rapport à un autre son, et ainsi de suite. (BENVENISTE, 1974, p. 31).

Benveniste ne choisit pas entre faits et méthode ; la description des faits est déjà une construction méthodique qui nécessite de se "délivrer des fausses évidences, universelles". Il expose très spécifiquement ce qu'est un point de vue linguistique et ce qu'est un "fait" linguistique en ouvrant son cours de linguistique générale au Collège de France de 1963-1964⁶ qui est encore inédit ; on peut, en effet, lire dans la note suivante:

⁶ Ces cours au Collège de France, 1963-1964 sont encore inédits. Les notes se trouvent dans le fonds Benveniste de la BnF (Pap Or boîte 43, env. 104 et 105).

Image 2

1) Notion du <u>fait</u> en linguistique. Il n'y a pas de fait objectif dans la langue. C'est le linguiste qui le crée le fait <u>citer</u>. II^e leçon. 9/12/63 Il n'y a rien de moins 'subjectif' malgré l'apparence. Cela est même la première certitude – la langue n'est pas une substance. Du fait que le linguiste ne trouve pas dans la langue des objets naturels ni des substances, mais qu'il doit créer son objet par son point de vue, il doit résulter que son devoir est de préciser et de <u>définir</u> ce point de vue et les opérations qui permettent d'appréhender l'objet. Il doit donc <u>explicitier</u> et <u>justifier</u> toutes ses opérations d'analyse. Il doit donc poser des définitions et des critères répondant à des conditions rigoureuses. Or ce sont ces exigences qui ont conduit à donner à la linguistique son statut de science. De là vient qu'on accorde tant d'importance à la <u>procédure d'analyse</u>. C'est bien la preuve qu'on ne trouve pas dans la langue du donné à constater. ... et à l'acte 'citer' et l'acte 'citer'.	1) Notion de <u>fait</u> en linguistique. Il n'y a pas de fait objectif dans la langue. C'est le linguiste qui le crée le fait <u>citer</u> II^e leçon. 9/12/63 Il n'y a rien de moins 'subjectif' malgré l'apparence – cela est même la première certitude – la langue n'est pas une substance. Du fait que le linguiste ne trouve pas dans la langue des objets naturels ni des substances, mais qu'il doit créer son objet par son point de vue, il doit résulter que son devoir est de préciser et de <u>définir</u> ce point de vue et les opérations qui permettent d'appréhender l'objet. Il doit donc <u>explicitier</u> et <u>justifier</u> toutes ses opérations d'analyse. Il doit donc poser des définitions et des critères répondant à des conditions rigoureuses. Or ce sont ces exigences qui ont conduit à donner à la linguistique son statut de science. De là vient qu'on accorde tant d'importance à la <u>procédure d'analyse</u>. C'est bien la preuve qu'on ne trouve pas dans la langue du donné à constater.
---	---

Fonte : BnF, Pap Or, boîte 43, env. 105, f° 75

On voit l'insistance de Benveniste sur les opérations permettant d'avancer un discours rigoureux. Certes, le linguiste construit son objet ("le linguiste ne trouve pas dans la langue des objets naturels ni des substances"), mais il doit "définir", "explicitier", "justifier" en vertu d'une "procédure d'analyse". "Le linguiste a besoin de connaître le plus grand nombre possible de langues pour définir le langage" (BENVENISTE, 1974, p. 30). Il s'agit là d'un leit-motiv de Benveniste, sur lequel il semble se dire à lui-même qu'il n'y insiste jamais assez. "L'étude de **ces organismes empiriques, historiques, que sont les langues** demeure le seul accès possible à la compréhension des mécanismes généraux et du fonctionnement du langage" (BENVENISTE, 1966, p. i) (c'est moi qui souligne).

Il en profite pour indiquer la non hiérarchisation des langues, aussi bien d'un point de vue géopolitique que d'un point de vue du temps historique.

2. 2. 2. Désigner/signifier

La langue désigne et signifie: deux opérations inévitables et inséparables. Dans son Avant-propos au *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Benveniste qualifie cette distinction d'"essentielle", "à défaut de laquelle tant de discussion sur le sens sombre dans la confusion" et la quatrième de couverture du volume 2 précise:

Partant des correspondances entre les formes historiques, on cherche, au-delà des désignations, qui sont souvent très divergentes, à atteindre le niveau profond des significations qui les fondent, pour retrouver la notion première de l'institution comme structure latente, enfouie dans la préhistoire linguistique. (BENVENISTE, 1969, p. 12)

En faisant appel à ce couple, Benveniste opère, à partir, chaque fois, d'exemples particuliers, une distinction théorique :

C'est en vertu d'un procès distinct, tout pragmatique et secondaire que *peku dont le sens était 'possession mobilière' a été appliqué spécifiquement à la réalité dite 'bétail'. Il faut distinguer dans cette analyse les deux plans théoriques : celui de la signification et celui de la désignation. (BENVENISTE, 1969, 53)

Dans les deux dernières leçons sur l'écriture, l'analyse s'attache à la façon dont se désignent les actes de lire et d'écrire : la signification dépasse la désignation du geste.

Chez Homère, /grapho/ ne signifie que "gratter", "érafler", "entailler la chair", par exemple (Il., XVII, 599). Postérieurement, "entailler la pierre pour inscrire une trace". [...]

En latin, de même : /scribo/ signifie "érafler", "gratter".

En allemand récent, /schreiben/, mais en gotique, /meljan/ (voir l'allemand, /mahlen/, "peindre") : "noircir", "salir" ; grec, /melas/, "salir de couleur"). Il s'agit donc de traces peintes. Ce n'est plus de la gravure, mais de la peinture.

En norrois, /rita/, en vieil anglais, /writan/ : sens : "tailler".

En slave, emprunt à l'iranien /pisati/, au sens d' "écrire".

En vieux perse, /dipi-/ est le terme dénommant l'"inscription". Et celui pour "écrire" est tout à fait indépendant. Il est composé d'un préverbe /ni-/ et d'un radical /pis-/. /Ni-/ indique un procès réalisé par "descente" : "inscrire" et /pis-/, le procès "peindre", piquer" (voir la technique du tatouage). Le radical a été emprunté par le vieux slave et le verbe est apparenté étymologiquement au latin /pingo/, "dessiner", "peindre". De même, les éléments de l'écriture, les lettres, sont à interroger :

En grec, /gramma/ est dérivé de /grapho/, mais /litera/ est d'origine encore inconnue. (BENVENISTE, 2012, p. 124)

Plus qu'informatrice cette « analyse de terminologie » met en jeu le couple *désigner* et *signifier* ; les deux opérations sont distinctes et nécessaires mais elles sont indissociables. Certes les signes d'un système de langue désignent un objet, un acte, le produit d'une opération, mais comprendre profondément l'évolution d'une langue et la façon dont elle fonctionne nécessite d'explicitier ce que le signe signifie, ici et maintenant et dans son histoire.

2. 2. 3. Sémiotique /sémantique

Mais lorsque nous opérons par désigner-signifier nous restons *en langue*. On sait que Benveniste établit qu'une autre instance de fonctionnement du langage doit être mise au jour: l'instance du discours, espace de la phrase, de l'énonciation. La langue signifie alors à deux niveaux: le sémiotique et le sémantique, couplés eux aussi, distinguables mais intrinsèquement liés.

En discours on ne peut s'abstraire de la langue. C'est ainsi que le sémiotique supporte la langue, c'est-à-dire l'ensemble du phénomène couplé : désigner-signifier. L'énonciation est la situation qui permet d'évaluer, de constater la signification.

Benveniste produit de nombreuses définitions de sémiotique/sémantique. Il précise dans son entretien de 1968 avec Pierre Daix, alors qu'il vient d'imposer cette double instance dans ses Cours, dans sa contribution au symposium de Varsovie de 1968 et dans son article "Sémiologie de la langue": "si on ne commence pas par reconnaître cette distinction, je crains qu'on reste dans le vague" (BENVENISTE, 1974, p. 22).

Je pose qu'il y a deux domaines ou deux modalités de sens, que je distingue respectivement comme sémiotique et sémantique. Le signe saussurien est en réalité l'unité sémiotique, c'est-à-dire l'unité pourvue de sens. Est reconnu ce qui a un sens ; tous les mots qui se trouvent dans un texte français, pour qui possède cette langue ont un sens [...] Le niveau sémiotique, c'est ça : être reconnu comme ayant ou non un sens. Ça se définit par oui, non.

Le sémantique, c'est le 'sens' résultant de l'enchaînement, de l'appropriation à la circonstance et de l'adaptation des différents signes entre eux. Ça c'est absolument imprévisible. C'est l'ouverture vers le monde. Tandis que le sémiotique, c'est le sens refermé sur lui-même et contenu en quelque sorte en lui-même. (BENVENISTE, 1974, p. 21)

Dans ses archives se trouve le brouillon du résumé de son cours au Collège de France de 1963-1964. Benveniste y indique l'enjeu pour lui, pour sa théorie linguistique générale de la partition sémiotique-sémantique:

Notre propos a été d'introduire une distinction entre deux ordres de signification : le sémiotique et le sémantique. Pour le sémiotique il faut et il suffit que l'élément en question soit reconnu comme pourvu de sens. C'est là essentiellement la qualité du signe, ~~de l'uni~~ qui est donc à enregistrer comme l'unité sémiotique.

Tout autre est l'ordre du signifiant que nous appelons sémantique : c'est celui ~~du message actualisé dans~~ un énoncé ou, proposition, phrase, portant message, donc correspondant à une situation particulière. Nous sommes ici hors de la 'langue', dans le domaine du discours ; et dans l'actualisation de la parole. La phrase n'est pas un signe.

Nous nous sommes employés à développer les conséquences de cette distinction, qui transforme la théorie du signe.⁷

On voit que l'ensemble de ces dispositifs sous-tendent et nourrissent la notion d'énonciation et ce sont eux qui donnent du corps à cette notion et non pas l'inverse. Ils en conditionnent l'utilisation scientifique et donc linguistique.

Pour mettre en œuvre ces dispositifs épistémologiques Benveniste a repéré des instances et des outils à la fois descriptifs et analytiques.

2. 3. La notion d'interprétance

Benveniste, tout en partant fermement du socle saussurien, s'en détache en opérant un renversement d'*episteme*. Pour Saussure la langue est un système de signes très particulier certes, mais demeurant parmi d'autres systèmes de signes à l'intérieur d'une sémiologie englobante, "[pour Saussure] la linguistique fait partie d'une science qui n'existe pas encore, qui s'occupera des autres systèmes du même ordre dans l'ensemble des faits humains, la SÉMIOLOGIE" (BENVENISTE, 1974, p. 47).

Pour Benveniste, la langue est le système de signes qui englobe l'ensemble de tous les autres systèmes de signes. C'est à l'intérieur de cette réflexion que Benveniste est amené à utiliser la notion d'interprétance, venue de Peirce, chez qui elle est un élément pivot de ses définitions du signe. Pour Peirce l'interprétant est un médiateur qui devient lui-même le signe d'un autre interprétant, engageant ainsi une *semiosis* illimitée. Benveniste consacre d'ailleurs toute la première partie de son article "Sémiologie de la langue" à Peirce et à Saussure, posant leur conception au départ de sa réflexion pour mieux s'en détacher.

Il faut veiller à ne pas confondre l'*interprétance* et l'*interprétation*. L'interprétance renvoie à une dynamique, un processus qui désigne la capacité d'un système sémiotique à transposer, transcrire, traduire un autre système⁸.

Benveniste pose trois types de relations entre systèmes sémiotiques :

– une relation d'engendrement

⁷ BnF, Pap Or, boîte 34, f°419.

⁸ Après Benveniste, en 1988, Umberto Eco reprend la notion, dans la perspective peircienne pour préciser que, à la différence de l'interprétation, l'interprétance n'est pas le fait d'un individu social inscrit dans une histoire, contresens de certains commentateurs de Peirce et qu'elle est une opération formelle qui implique "à la fois une norme sociale ou habitus collectif déjà là et la détermination ici et maintenant d'un esprit qui intériorise cette norme" (ECO, 1988, p. 108).

Cette RELATION D'ENGENDREMENT vaut entre deux système distinct et contemporains, mais de même nature, dont le second est construit à partir du premier et remplit une fonction spécifique »

l'écriture ordinaire engendre l'écriture sténographique ; l'alphabet normal engendre l'alphabet Braille.

– une relation d'homologie

la RELATION D'HOMOLOGIE établit une corrélation entre les parties de deux systèmes sémiotiques.

l'homologie que Panofsky voit entre l'architecture gothique et la pensée scholastique

– une RELATION D'INTERPRÉTANCE

Nous désignons ainsi celle que nous instituons entre un système interprétant et un système interprété. [...] c'est le rapport entre les systèmes qui articulent, parce qu'ils manifestent leur propre sémiotique, et systèmes qui sont articulés et dont la sémiotique n'apparaît qu'à travers la grille d'un autre mode d'expression. (BENVENISTE, 1974, p. 60-61)

Il montre dans "Sémiologie de la langue" en passant en revue plusieurs systèmes qu'on peut "distinguer les systèmes où la signifiante est imprimée par l'auteur à l'oeuvre" (par exemple la signifiante de l'art) et les systèmes où la signifiante est "inhérente aux signes eux-mêmes" (BENVENISTE, 1974, p. 59). Par cette distinction il est clair que la signifiante de la langue est la signifiante même, fondant la possibilité de tout échange et de toute communication, par là de toute culture.

Toute sémiologie d'un système non-linguistique doit emprunter le truchement de la langue, ne peut donc exister que par et dans la sémiologie de la langue [...] La langue est l'interprétant de tous les autres systèmes, linguistiques et non-linguistiques.

La langue est l'interprétant de tous les systèmes sémiotiques. Aucun autre système ne dispose d'une 'langue' dans laquelle il puisse se catégoriser et s'interpréter selon les distinctions sémiotiques, tandis que la langue, peut, en principe, tout catégoriser et interpréter, y compris elle-même. (BENVENISTE, 1974, p. 61-62).

L'affirmation – répétée – est sans ambiguïté : "la langue est l'interprétant de tous les autres systèmes". C'est à ce lieu là de réflexion et d'insistance que Benveniste opère un renversement épistémique par rapport à Saussure.

2.4. Autosémiotisation de la langue par l'écriture

Benveniste reprend toutes ces avancées dans ses réflexions sur l'écriture mais montre que l'écriture ajoute quelque chose au fonctionnement du langage : l'incorporation de l'épistémologie intrinsèque à l'étude du langage. Il remonte à la source de l'écriture pour comprendre qu'elle est un système qui permet à la langue de s'autosémiotiser, de se constituer en se formalisant, en s'auto-formalisant. L'écriture n'est plus une application

secondaire mais une création constituante de forme, d'ordre et de méta-communication. C'est en exposant sa longue réflexion sur l'écriture qu'il va spécifier la relation d'« autosémiotisation » que la langue entretient avec elle-même : l'écriture fait *voir* la langue.

La vraie avancée de Benveniste sur cette question de l'écriture est exprimée au début de la leçon 12: "On dirait que l'écriture a été et qu'elle est en principe un moyen parallèle à la parole de raconter les choses ou de les dire à distance et que progressivement l'écriture s'est littéralisée en se conformant à une image de plus en plus formelle à la langue" (BENVENISTE, 2012, p. 114). Il insiste sur le fait que, avec l'écriture, le locuteur "doit prendre conscience de la langue comme réalité distincte de l'usage qu'il en fait" (BENVENISTE, 2012, p. 93).

Cela veut dire que le parlant s'arrête sur la langue au lieu de s'arrêter sur les choses énoncées ; il prend en considération la langue et la découvre signifiante ; il remarque des récurrences, des identités, des différences partielles et ces observations se fixent dans des représentations graphiques qui objectivent la langue et qui suscitent en tant qu'images la matérialité même de la langue.

L'écriture et tout particulièrement l'écriture alphabétique est l'instrument de l'auto-sémiotisation de la langue. Comment ? En vertu des propositions suivantes : 1) La langue est le seul système signifiant qui puisse se décrire lui-même dans ses propres termes. La propriété métalinguistique est bien propre à la langue du fait qu'elle est l'interprétant des autres systèmes. 2) Mais pour que la langue se sémiotise, elle doit procéder à une objectivation de sa propre substance. L'écriture devient progressivement l'instrument de cette objectivation formelle. (BENVENISTE, 2012, p. 113).

Il s'agit de la proposition essentielle de Benveniste : la langue se sémiotise elle-même et ne peut être sémiotisée que par elle-même et ce processus s'effectue au moyen de l'écriture: "on n'aurait pas pu réfléchir sur l'analyse du langage parlé si l'on n'avait pas disposé de ce "langage visible" qu'est l'écriture" (BENVENISTE, 2012, p. 113). Il y a ainsi une double dimension de l'interprétance grâce à l'écriture, une dimension au carré. D'une part, la langue sémiotise la société humaine et tout l'humain. Et L'écriture auto-sémiotise la langue.

3. Plaidoyer pour la linguistique générale

3. 1. Absence de la linguistique générale dans l'activité linguistique aujourd'hui

Dans leur Préface à la *Correspondance R. Jakobson-CI Lévi-Strauss*, Loyer et Maniglier (2018, p. 27), constatent:

La phonologie [héritée de Saussure] a converti les propositions saussuriennes en un programme de recherche fécond, précis et cumulatif [...] Le prestige de la linguistique tient précisément à cette capacité qu'elle a eue de donner lieu à des programmes de recherches relativement cumulatifs : ce fut la linguistique indo-européenne et comparatiste au XIX^e siècle ; puis la phonologie structurale dans la

première moitié du XX^e siècle ; avant qu'elle ne soit supplantée par la grammaire générative de Noam Chomsky au tournant des années 1960 et 1970.

Or en 1966 puis en 1974 paraissent les deux volumes des *Problèmes de linguistique générale* de Benveniste, ce que les auteurs passent complètement sous silence, Nora (2019, p. 251) qui les édite remarque:

L'ouvrage a eu un succès immédiat. Il a été tiré aujourd'hui à près de 35.000 exemplaires dans la "Bibliothèque des Sciences Humaines" et pas loin de 100.000 dans la collection "Tel". *Les Problèmes de linguistique générale II* parus en 1974 ont eux aussi connu un beau succès, quoique moindre: 11.000 dans la "Bibliothèque des Sciences humaines", près de 70.000 dans "Tel".

Je me souviens de la stupeur de Benveniste quand je lui ai annoncé la première réimpression de son livre quelques mois à peine après sa parution. Il s'est assis devant mon bureau en se tenant le cœur, sans pouvoir dire un mot. Son livre avait paru au mois d'avril. A la rentrée son cours et son séminaire qui n'avaient rassemblé que quelques rares auditeurs, croulaient sous l'affluence. Il était devenu un classique.

Ce succès a été conforté dans les années 1970-1980, soutenu par les écrits de R. Barthes et par les travaux cherchant les passerelles entre la linguistique et la psychanalyse, autour de la subjectivité dans le langage. Cependant, sur le plan académique, E. Loyer et P. Maniglier ont raison: la plus grande part des enseignements universitaires de linguistique a été consacré à la grammaire générative de Chomsky. Aujourd'hui du fait de cet enseignement majoritaire, les enseignements de linguistique générale sont peu à peu remplacés par les effets de consécration à la grammaire générative, c'est à dire aux études dites "cognitives". La "linguistique générale" n'est plus enseignée en priorité, apparaissant comme superfétatoire après les nécessaires linguistique appliquée et TAL, didactique, linguistique neuro-cognitive, qui se proposent, au pire, des objets partiels détachées de leur environnement disciplinaire et de leur contexte historiographique, au mieux des faits linguistiques inclus dans des cadres d'ensemble prédéterminés *a priori* et prédéterminant.

3. 2. Nécessité de la linguistique générale

On assiste donc bien à une réapparition publiée de Benveniste sans retour – sur le plan académique – à Benveniste, à ses travaux, à son héritage. C'est une étrangeté de l'histoire des idées. Avec Benveniste, il est nécessaire de distinguer une linguistique purement descriptive d'une linguistique qui pose à elle-même les conditions de sa possibilité, qui, en utilisant la méthodologie épistémique qu'elle a elle-même construite, s'interroge – sans fin – sur son fonctionnement. Il s'agit là d'une vision anthropologique de la linguistique où le

langage ne sert pas seulement à communiquer, où il n'est pas un simple instrument pour transmettre des informations idéalement formalisées, mais où il "sert", comme le dit Benveniste "à vivre".

L'homme n'a pas été donné deux fois, une fois sans la langue, la seconde avec la langue. L'homme est donné parlant. Le langage est sa dimension, ~~implique~~ son être même. L'émergence de Homo dans la série animale, l'apparition du langage sont deux phénomènes coextensifs. C'est pourquoi la question : à quoi sert le langage ? n'a qu'une réponse : À vivre.⁹

On voit, dans cette note, comment Benveniste barre "implique" pour identifier le langage à l'"être même" de l'homme. La radicalité est reprise avec "n'a qu'une réponse"; il n'y en a pas d'autre. Rappelons ce passage si fort, si engagé de "De la subjectivité dans le langage":

En réalité la comparaison du langage avec un instrument, et il faut bien que ce soit avec un instrument matériel pour que la comparaison soit simplement intelligible, doit nous remplir de méfiance, comme toute notion simpliste au sujet du langage. Parler d'instrument, c'est mettre en opposition l'homme et la nature. La pioche, la flèche, la roue ne sont pas dans la nature. Ce sont des fabrications. Le langage est dans la nature de l'homme, qui ne l'a pas fabriqué. Nous sommes toujours enclins à cette imagination naïve d'une période originelle où un homme complet se découvrirait un semblable, également complet, et entre eux, peu à peu, le langage s'élaborerait. C'est là pure fiction. Nous n'atteignons jamais l'homme séparé du langage et nous ne le voyons jamais l'inventant. Nous n'atteignons jamais l'homme réduit à lui-même et s'ingéniant à concevoir l'existence de l'autre. C'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme. (BENVENISTE, 1966, p. 259)

Or ce passage s'inscrit, dans l'article consacré à la subjectivité, comme passage obligé. Il n'y a pas d'un côté le langage, de l'autre l'homme, d'un côté la société, de l'autre la subjectivité : le langage, grâce à l'utilisation d'un système de langue, quel qu'il soit, est le liant qui fait que tout homme est social *et* subjectif et c'est bien dans ce cadre – difficile – que le linguiste doit opérer.

Et il ne s'agit pas seulement d'une vision anthropologique du langage, mais d'une *vision linguistique de la société humaine*, une considération du langage – muni de ses systèmes de langues, elles-mêmes parlées en discours – comme interprétant de la société et de l'humanité.

⁹ BnF, Pap Or, boîte 42, env. 98, f° 423. La note se trouve dans le dossier préparatoire de l'article « Les niveaux de l'analyse linguistique ».

Dans « Catégories de pensée et catégorie de langue », tout en montrant le lien entre la représentation du monde et les langues particulières qui, chaque fois, l'expriment il prend la peine de préciser:

Aucun type de langue ne peut par lui-même et à lui seul ni favoriser ni empêcher l'activité de l'esprit. L'essor de la pensée est lié bien plus étroitement aux capacités des hommes, aux conditions générales de la culture, à l'organisation de la société qu'à la nature particulière de la langue. Mais la possibilité de la pensée est liée à la faculté de langage, car la langue est une structure informée de signification, et penser, c'est manier les signes de la langue. (BENVENISTE, 1966, p. 74)

Ainsi, si « nous ne saisissons la pensée que déjà appropriée aux cadres de la langue », c'est que "la forme linguistique est non seulement la condition de transmissibilité, mais d'abord la condition de réalisation de la pensée" (BENVENISTE, 1966, p. 64). Il est important de reprendre ces insistance de Benveniste, sur lesquelles il fonde sa linguistique générale car cette vision du langage pris dans l'expérience humaine, elle-même prise dans la nature, est très étrangère à toute la linguistique qui s'est développée depuis Bloomfield et surtout depuis Chomsky qui considère que le langage n'est qu'un instrument pour la pensée existant préalablement ce qui conduit certaines linguistiques actuellement à se concentrer, comme on l'a vu, sur la modélisation *a priori* des formes langagières parfois séparées de leur "signification".

Benveniste est donc de retour par ses textes mais le paradigme auxquels ceux-ci pourraient donner lieu non seulement ne s'instaure pas mais est contredit par le modèle injonctif qui règne actuellement dans le champ des Sciences humaines : fabriquer des modèles qui apparaît plus efficace que prendre le temps d'observer et d'émettre des hypothèses. Du coup l'analyse s'opère sur du pré-fabriqués et on répète. C'est le règne des "logiciels"¹⁰ et des algorithmes qui les construisent. Or, le paradigme benvenistien se résume en : du matériau en situation, de l'observation, de la place laissée à l'imprévisible, de l'interprétation toujours possiblement ajournée ou remise en question. Il s'agit d'une méthodologie précise et rigoureuse mais dynamique, laissant passer le jeu du vivant de la parole.

Il s'agit d'un paradigme accordé à la mesure des objets observés et à la mesure des conditions d'observation elles-mêmes. Le paradigme actuel de créations de logiciels absolument applicable et explicatif de tout, voire en toute situation, est violent en ce qu'il est

¹⁰ déf^o : ensemble de séquences d'instructions interprétables par une machine et d'un jeu de données nécessaires à ces opérations

considéré comme tout puissant, occultant l'observation. La rapidité à tout prix est violente, la recherche d'efficacité à tout prix est une violence exercée contre la profondeur du savoir, contre l'accès à la connaissance par les potentialités d'observation.

L'application d'un logiciel peut apparaître « énergique », mais il n'a et ne produit aucune vitalité. L'application est une énergie qui dit d'emblée tout ce qu'elle a à dire, c'est une manière de *faire*, de reproduire et non pas une liberté de *penser*. L'observation et l'analyse sont des opérations de pensée vitalisantes : elles donnent le temps à l'événement de la découverte de surgir.

Le paradigme de Benveniste: observer - chercher - analyser – interpréter – penser, s'adresse à un domaine de pensée plus vaste que celui auquel appartient l'objet observé. D'où la nécessité de la linguistique générale.

4. Conclusion: réflexions hors champ

La linguistique générale est un pari qui rejoint, me semble-t-il celui de la démocratie : refuser le cloisonnement et la séparation des points de vue avec domination de l'un sur l'autre. L'opposé de la démocratie, le fascisme, en revanche, lui, trouble l'usage de la langue (et je renvoie au très important ouvrage de V. Klemperer, *La langue du III Reich*) ; il en trouble l'usage jusqu'à faire que le mot corresponde à la chose, c'est dire qu'il ôte au langage et à son système d'expression qu'est la langue, son caractère spécifiquement symbolique qui fait que non, le mot n'est pas la chose, non la langue n'est pas un simple ensemble lexical mais un système qui permet de faire des phrases et faire des phrases c'est mettre un écart entre le langage et l'agir, entre la vie et la mort. Il n'y a jamais univocité dans une phrase car le *sémiotique* s'y accompagne d'un *sémantique* ouvert, subjectif et imprévisible, pour reprendre les données élaborées par Benveniste. Le discours fasciste veut faire croire que la langue est simple et que signification et sens (pour prendre la partition de Benveniste) ne sont qu'une seule et même chose.

Travailler la linguistique générale telle que l'a proposée Saussure et telle que Benveniste l'a comprise et développée est un acte aujourd'hui de résistance, une résistance à l'univocité ; parler de Saussure aujourd'hui, c'est à dire rappeler que chaque langue à sa propre structure, qu'il n'y a pas de hiérarchie de valeurs entre les langues (et donc entre les peuples qui les parlent), que le chercheur, en l'occurrence linguiste, doit s'interroger sur son objet de travail, sur sa méthodologie, c'est-à-dire réfléchir et faire de l'épistémologie une

prégnance incontournable de ses analyses est une résistance contre la modélisation à tout crin et *a priori*, contre l'efficacité à tout prix.

Ne pas prendre le temps de l'analyse, de l'explicitation, c'est aller directement au « populisme » dont on voit la résurgence profonde et terrifiante aujourd'hui. A force de ne faire que des résumés de tant de mots pour expliquer un projet, à force de ne parler et lire qu'une seule langue : l'anglais efficace des affaires plutôt qu'apprendre des langues ou développer la traduction si heuristique pour la compréhension du phénomène langagier, à force de communiquer socialement par twitter plutôt qu'apprendre aux personnes à prendre le temps d'analyser un discours quel qu'il soit, il n'y a plus d'écart entre le lu et la réalité. Le lu devient vrai, et les populistes flattent cette impossibilité de réflexion qui leur permet d'obtenir le pouvoir.

Continuons donc à défendre les titres qui portent ce syntagme « linguistique générale », que ce soit un *Cours* (Saussure), des *Écrits* (Saussure), des *Essais* (Jakobson), des *Éléments* (Martinet), des *Problèmes* (Benveniste) ...etc. Le général, ici est l'universel du fonctionnement de toutes les langues, de tous les parlants ; l'universel, par exemple, de tous les migrants dont on oublie parfois qu'ils ont une langue et qu'ils ne sont pas que des corps marchant et souffrant, de tous les migrants que nous sommes tous à un moment ou à un autre de notre vie.

La linguistique générale c'est l'universel qui reconnaît qu'il n'est constitué que de particulier : la langue donc toutes les langues, le langage et donc l'énonciation subjective.

On veut identifier les sciences humaines aux sciences dures dites aussi sciences exactes et en particulier la linguistique qui devient une entreprise logique et même « logicielle », de ce fait on en rétrécit le champ et on ôte toute épaisseur à sa dimension humaine. La linguistique s'apparente à une logistique expérimentale avec ses protocoles précis et intangibles et reproductibles, y compris le rendu qui se trouve ainsi souvent pré-déterminé *a priori*.

La linguistique générale telle que la conçoit et pratique Benveniste – un complexe de linguistique descriptive, d'histoire, d'historiographie, de philologie, de géographie sociale – ne trouve pas aujourd'hui l'espace académique où elle pourrait être développée. Mais peut-être que le "retour de Benveniste" par les publications posthumes et les éditions de commentaires qui les accompagnent qui ont eu lieu depuis la "découverte" et l'exploitation de ses manuscrits (années 2004-2005) constituent un ensemble de graines, qui, une fois

oubliées, seront à nouveau plantées, un jour de grande pénurie au cours de l'histoire future de la linguistique.

En théorisant l'instance de discours, espace-temps de la phrase, Benveniste ouvre l'investigation du linguiste au plus intraitable problème : comment avec un dispositif très contraint – un système de langue, toute langue, chaque langue – le moins contraint du langagier – l'imprévisible – peut advenir.

"Toute la langue est virtuellement présente à chaque instant de la parole"¹¹ dit Benveniste et toute parole – toujours en phrases –, se construit nécessairement grâce à des éléments linguistiques limités en nombre et contraignants.

Malgré ce système contraignant, tout peut être dit librement, *imprévisiblement*. C'est même le système absolument contraignant de signes d'une langue qui permet de construire les propositions, phrases et énoncés : chaque fois qu'une phrase est construite elle est "neuve", chaque fois a lieu un "événement" évanouissable.

Benveniste, en s'imposant la linguistique générale est un épistémologue de l'imprévisible.

Benveniste avertissait dans son avant-propos aux *Problèmes de linguistique générale* (volume 1) qu'il s'attaquait à du difficile : quoi de plus difficile que l'imprévisible ? Quoi de plus aporétique pour un linguiste structural, rigoureux, consciencieusement « scientifique » que l'imprévisible ? Comment oser, en linguiste, proposer comme possiblement une donnée... indéfinie ce qui est impossible à prévoir, soit ce qui va sortir de la bouche d'un locuteur, de la main d'un scripteur grâce à une langue structurée, prévue, prévisible et connue de toute une communauté ? Émile Benveniste l'a osé et – a-t-il précisé – c'est ce langage-là, soumis à la fois à la contrainte de la langue et à la liberté de tout sujet, cette capacité d'énoncer à partir d'un système de signes, cette potentialité à faire à partir d'un nombre très restreints de signes et d'éléments linguistiques, un nombre incommensurable de phrases, qui "sert à vivre".

Par le biais de la phrase comme « unité du discours », dont il accepte les caractères à la fois nécessaire et instable, et dont il expose linguistiquement les conditions de possibilités, on peut dire que Benveniste fonde une épistémologie de l'imprévisible langagier, imprévisible quant à l'énoncé lui-même mais quant au sens qui advient en communication et dont il dit que là s'y trouve l'essence même du langage. Cette visée et cette orientation

¹¹ BEN BNF, note manuscrite, BnF, Pap Or 29, f° 460.

fondent l'originalité de sa démarche et de sa linguistique générale dont il a toujours affirmé qu'elle était son objectif.

RÉFÉRENCES

- BENVENISTE, Émile. **Problèmes de linguistique générale**, vol. I. Paris: Gallimard, 1966.
- BENVENISTE, Émile. **Problèmes de linguistique générale**, vol. II. Paris: Gallimard, 1974.
- BENVENISTE, Émile. **Baudelaire**, éd par Ch. Laplantine des notes sur le discours poétique, Limoges : Lambert-Lucas, 2011.
- BENVENISTE, Émile. **Dernières leçons. Collège de France 1968 et 1969** (éd. établie et présentée par J.-C. Coquet et I. Fenoglio). Paris: éd. Gallimard/Seuil/EHESS, coll. « Hautes Études », 2012.
- BENVENISTE, Émile. **Langues, cultures, religions** (Choix d'articles réunis par Ch. Laplantine et G.-J. Pinault), Limoges : Lambert-Lucas, 2015.
- CHOMSKY, Noam. **Comprendre le pouvoir. L'indispensable de Chomsky**. P. R. Mitchell et J. Schoeffel (eds.), traduit de l'anglais par T. Vanès et H. Hiessler. Montreal: éd. Lux, 2016.
- ECO, Umberto. **Sémiotique et philosophie du langage**, Paris, PUF, 1988.
- FENOGLIO, Irène. Benveniste auteur d'une recherche inachevée sur le "discours poétique" et non d'un "Baudelaire" », **Semen**, n° 33, 2012, p. 121-159.
- FENOGLIO, Irène ; COQUET, Jean-Claude ; KRISTEVA Julia ; MALAMOUD Charles ; QUIGNARD, Pascal. **Autour d'Émile Benveniste. Sur l'écriture**. Paris: Seuil, 2016.
- LOYER, Emmanuelle et MANIGLIER, Patrice. Préface. In: Jakobson, Roman; Lévi-Strauss, Claude. **Correspondance. 1942-1982**, préfacé, édité et annoté par Emmanuelle Loyer et Patrice Maniglier, Paris, Seuil, 2018.
- NORA, Pierre. Postface. In: D'Ottavi, Giuseppe et Fenoglio, Irène (dir), **Émile Benveniste. 50 ans après les Problèmes de linguistique générale**, Paris, éd. Rue D'Ulm, 2019.

ⁱ Irène FENOGLIO est directrice de recherche au CNRS, émérite depuis Février 2017, à Paris (France). Elle a dirigé au sein de l'ITEM l'équipe "Linguistique". Après une formation initiale en philosophie et une licence d'arabe littéral, elle inscrit ses travaux en linguistique générale.

e-mail: fenoglio.irene@gmail.com

ORCID: <https://orcid.org/0009-0000-2236-4030>

Recebido em 02/10/2023
Aprovado em 02/10/2023



Esta obra está licenciada sob uma licença [Creative Commons Atribuição 4.0 Internacional](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/).